

Zeitschrift: Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 8 (1988)

Artikel: Les paysans et leurs clercs pendant la Réforme à Zurich (1522-1525)

Autor: Kamber, Peter

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1077702>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES PAYSANS ET LEURS CLERCS PENDANT LA REFORME A ZURICH

(1522 - 1525)

par

Peter Kamber

I

L'attitude de Zwingli à l'égard des revendications paysannes fut pour le moins ambiguë. Certes, l'effervescence religieuse des campagnes le réjouissait, d'autant plus que les questions abordées par les paysans étaient, au début du moins, celles que lui-même avait lancées dans le débat. Cependant dès le printemps 1523 au plus tard - à l'occasion de la controverse sur la dîme - les paysans passèrent outre aux mots d'ordre venus de Zurich et, ayant tendance à aller plus loin et plus vite, ils provoquèrent à diverses reprises la colère non seulement des autorités zurichoises, mais aussi celle des gouvernements des états confédérés demeurés catholiques.

C'était la raison pour laquelle Zwingli adressa, à partir de 1523, de sévères avertissements à ceux qui, pour obtenir des avantages temporels ("zytlich Guot"), troublaient l'ordre public. Ces réprimandes, récapitulées dans 'Von göttlicher und menschlicher Gerechtigkeit'¹ publié en juillet 1523, pourraient paraître à première vue paradoxales dans le cadre des questions que nous nous sommes posées ici: Les paysans auraient-ils donc mal compris la Réforme? Zwingli les en soupçonnait pour le moins. Ainsi, en 1525, lors des révoltes paysannes, il attaqua violemment ceux qui "prenaient la liberté de l'esprit pour une liberté de la chair" et évoqua d'un ton menaçant le courroux de Dieu que s'attiraient les rebelles².

Mais regardons la chose de plus près. Il est aujourd'hui acquis que la théologie zwinglienne était fondée sur un dualisme tranché. Entre la chair et l'esprit, Zwingli plaçait un abîme. La nature charnelle de l'homme était, pour le réformateur zurichois, mauvaise par essence, et cela à cause du péché originel. Cette tendance viscérale de l'homme à pécher, dont Zwingli identifiait les racines dans la "philautía" ou l'"amor sui"³, nécessitait la présence d'une autorité ferme et sévère, autorité qu'il considérait d'ailleurs dans toutes ses oeuvres comme étant de droit divin⁴.

Il existe toute une tradition historiographique qui explique le côté rebelle du mouvement réformateur dans la campagne zurichoise par des motivations d'ordre matériel qui, ayant prévalu sur les desseins spirituels, auraient incité les paysans à la désobéissance et à la révolte contre le pouvoir. De nos jours, où le fait de poursuivre des intérêts matériels n'est plus guère considéré comme répréhensible, il est peut-être utile de rappeler qu'à l'époque le jugement d'un réformateur, accusant les paysans insurgés de ne poursuivre que des fins temporelles, équivalait à une condamnation sans appel.

Au cours de mon enquête sur le rôle des paysans dans la Réforme zurichoise, j'ai eu l'occasion de fouiller les archives à la recherche de traces de la piété populaire dans les communautés rurales. Finalement, les témoignages dépistés dans le cadre d'un projet du Fonds national suisse de la recherche scientifique furent bien plus nombreux que je n'osais l'espérer.

Mais alors, comment se caractérisait cette piété de la population rurale? Je me suis aperçu que, pour éviter le piège tendu par Zwingli et ses successeurs, selon lesquels un être humain n'atteint guère à la spiritualité sans s'être auparavant libéré de ses appétits charnels, il fallait d'abord définir l'acception du terme "piété". En fait, chez les réformateurs aucune question n'était aussi controversée que celle de la foi et de la piété. Le verdict de Zwingli

lui-même, pour qui "se révolter contre le pouvoir" signifiait "résister à Dieu"⁵ ne peut être pour nous la bonne mesure de la piété, puisque, pendant la Réforme et longtemps après encore, le fait de contester à l'adversaire la foi et la piété était un élément essentiel de la polémique.

Dans un dialogue très ironique, Platon fait discuter Socrate avec un certain Eutyphron sur la question de savoir ce que signifiait être 'pieux'. Eutyphron, qui était convaincu d'être une autorité en la matière, proposa alors la définition: "Or donc, ce qui agréé aux dieux est pieux."⁶ L'ironie de Platon consiste précisément à faire tourner en rond le pauvre Eutyphron sous les questions impitoyables de Socrate qui se délectait, sans trop le montrer, à enfermer le spécialiste du sacré dans son cercle vicieux.

Pour nous, qui avons la tâche de restituer un passé fort lointain, n'y a-t-il vraiment pas d'autre choix que de faire aveuglement confiance à quiconque affirmait être guidé par des préoccupations religieuses? Comment vérifier rétrospectivement la véracité des allégations des différents partis en présence? De tout temps la preuve la plus convaincante de la foi a probablement été le sacrifice qui témoigne de cette foi. En fait, et ceci n'est sans doute point un hasard, le sacrifice, l'offrande de soi, l'abandon sont de très anciennes pratiques religieuses, et cela en dit long sur l'essence des religions⁷.

Mais, bien entendu, il y a rarement eu de dons et d'oblations aux puissances de l'au-delà sans avoir au moins l'espérance d'une contrepartie ou d'un effet salutaire quelconque. S'assurer la faveur des dieux a toujours été un désir de l'homme - ne serait-ce que pour ne pas mourir de craintes imaginaires. La religion ne devait-elle pas rapporter quelque chose? C'est précisément à propos de cette notion d'intentionnalité et d'utilité ("Nutzen") qu'éclata la guerre théologique de la Réforme, non pas seulement entre les catholiques et les différents courants novateurs, mais également entre Zwingli et les paysans. Zwingli, après avoir

reproché à l'Eglise romaine de s'être emparée illicitement des biens et des richesses temporels, n'a pas tardé, après les premières grèves de la dîme en 1522 et 1523, à critiquer vigoureusement chez les paysans des intentions qu'il jugeait malignes, égoïstes et intéressées⁸.

Est-il donc vrai, pour reprendre notre question, que les paysans n'auraient participé à la Réforme que pour satisfaire des revendications "temporelles", comme Zwingli le laissait parfois entendre? La nouvelle théologie n'était-elle à leur goût ("schmöckt dem gemeinen mann") que dans l'espoir d'un "Eigennutzen"? C'est bien ce qu'affirmaient d'ailleurs les adversaires de la Réforme⁹.

Raisonné ainsi serait sous-estimer le poids de la religion dans la vie des paysans. Prétendre que dans ces milieux les hommes et les femmes ne s'intéressaient qu'aux biens matériels nous empêcherait de comprendre non seulement la résistance tenace des anabaptistes des campagnes après 1525, à un moment où la lutte n'offrait aucun avantage terrestre, mais également la signification même des liens existant entre le religieux et le social dans la mentalité paysanne autour de l'an 1500.

Déjà bien avant la Réforme, les paysans manifestèrent un désir parfois ardent d'intervenir dans certaines questions ecclésiastiques. Il n'est probablement pas exagéré de parler dans les villages zurichois d'une vivante tradition de politique religieuse venant d'en-bas. L'intérêt premier des villageois était d'avoir leur propre église et un prêtre disposé à baptiser les nouveau-nés, à administrer l'extrême-onction aux vieux et aux malades et à bénir les lits des femmes en couches, même si la rétribution d'un prêtre pouvait coûter cher. Un grand nombre de communes mal loties se sont exprimées à ce propos, souvent en raison du long chemin que les villageois devaient parcourir pour aller à l'église de paroisse, ce qui, surtout en hiver, était pénible, voire impossible pour les impotents, les vieillards, les malades et les femmes enceintes qui avaient le plus besoin du réconfort et des bénédictions de l'Eglise.

De beaux exemples des efforts fournis par les paysans afin d'obtenir un curé et une église pour leur localité existent pour Hombrechtikon en 1369, Wila en 1462, Schlieren en 1498, Maschwanden en 1505, Bassersdorf en 1509, Kyburg, Brinken, Billikon et Ettenhausen en 1515 et Volketswil en 1521¹⁰.

Les paysans revendiquaient alors en plus le droit d'élire eux-mêmes leur prêtre. Observation frappante: les sacrements devaient jouer à cette époque-là un rôle capital dans la vie des paysans. Rien de pire, semble-t-il, que de mourir sans qu'un prêtre ait eu le temps d'administrer au moribond l'extrême-onction. A cela s'ajoutait, à Bassersdorf en 1509 déjà et à Kyburg en 1515, le désir des villageois d'entendre 'la parole de Dieu'.

La volonté de la population rurale d'exercer une certaine influence sur le cours de la vie ecclésiastique dans les villages était notoire à l'époque et les paysans n'hésitaient pas à s'adresser aux cours de justice lorsque les prêtres ne répondaient pas à leur attente, comme à Buchs en 1432, à Regensdorf en 1480 et 1493, à Andelfingen en 1493, à Kilchberg en 1501, à Horgen en 1503, à Kyburg en 1519, année de peste, et à Buch am Irchel en 1521.

Lorsque les prébendes étaient congrues - surtout là où elles étaient à la charge des villageois -, lorsque des églises ou des chapelles délabrées devaient d'urgence être réparées, il arrivait que les paroissiens se disputaient à propos de la dépense avec les détenteurs du droit de patronage, qui, en règle générale, recueillaient aussi la dîme. Ainsi, bien des années avant la Réforme déjà, la dîme était considérée par les paysans comme une prestation à laquelle correspondait, de la part de son bénéficiaire, une obligation ecclésiastique, dont celui-ci - et souvent il s'agissait de couvents - était censé dûment s'acquitter.

II

La Réforme provoqua une transformation radicale de l'économie du salut, portant sur les sacrements, les messes pour les morts, les obits, les offrandes ainsi que le culte des saints. Il s'avéra que les paysans étaient très sensibles aux prédications des premiers réformateurs, surtout en ce qui concernait le sort des âmes des défunts et la question de l'intercession des saints auprès de Dieu, ou plus généralement le salut. Les doléances du chanoine Konrad Hofmann montrent que Zwingli avait, dès avant 1522, remis en question la damnation des enfants morts sans baptême, le purgatoire et l'intercession des saints. Il aurait dit, entre autres, "qu'il ne trouve pas écrit (dans l'Ecriture) que les saints prient Dieu pour les hommes et les âmes", en ajoutant qu'il jugeait les histoires de saints peu dignes de foi¹¹. Or Zwingli, en prêchant à la collégiale (Grossmünster), notamment les jours de marché, atteignait aussi tout un public campagnard.

En septembre 1522, l'évêque de Constance inculpa le curé du village de Knonau, Rudolf Ammann, d'avoir prêché que "la Vierge n'est pas plus en mesure d'aider que d'autres personnes", et "que c'est une hérésie d'adorer les saints, que si les gens courent à Rome, Einsiedeln etc., et croient, s'ils sont aidés, que c'est à cause des saints ou de la Vierge, en fait cela est l'oeuvre du diable". A un "homme pieux", un "from Man", qui voulait savoir où iraient les âmes des défunts, si l'invocation de la Vierge Marie et des saints ne servait à rien, Rudolf Ammann aurait même répondu: "Au trou du cul du diable, nos ancêtres y sont aussi allés"¹².

Une année plus tard, en septembre 1523, les iconoclastes se mirent à l'oeuvre, d'abord en ville, et quelques jours plus tard aussi à la campagne, à Höngg, où le prédicateur Simon Stumpf avait vite répandu la nouvelle doctrine que les images, c'est-à-dire les peintures et sculptures

représentant des saints, la Vierge ou le Christ, étaient des idoles que Dieu avait sévèrement interdites.

En juin 1523 déjà, les habitants de Russikon avaient décommandé un grand retable qu'un artiste de Rapperswil était en train de peindre pour eux, en disant que "tout le monde sait bien que maintenant c'est la chienlit ("ein wild ding") et que plus personne ne tient à ces choses-là"¹³.

D'autres actes iconoclastes furent par la suite commis à Wipkingen, Altstetten, Zollikon etc., malgré les interdictions du conseil de Zurich. A Zollikon, des jeunes appartenant à la "Knabenschaft" locale brisèrent une nuit les vitres de l'église. Une autre nuit, des adultes noyèrent dans le lac l'âne de bois sur lequel, le dimanche des Rameaux, une sculpture du Christ était portée en procession dans les rues.

Des faits semblables à Weiningen, à Eglisau, dans un sanctuaire près de Meilen, à Dällikon et, à la Pentecôte 1524, de nouveau à Zollikon, mais cette fois à l'intérieur de l'église même où furent saccagés les autels et détruites les images, forcèrent le conseil de Zurich à agir. En juin 1524 il ordonna officiellement l'éloignement des images hors des églises pour prévenir l'iconoclasme sauvage des paysans¹⁴.

La fin tumultueuse du culte des saints et l'exécration des paysans militants contre les images qu'ils vénéraient la veille encore mettent en évidence les liens affectifs profonds qui attachaient la population rurale aux peintures et aux sculptures des saints. Ce qui avait été la fière parure de chaque chapelle ou église de campagne perdit d'un coup toute sa signification et devint un objet de haine. Dans quelques communautés, les briseurs d'images, qui souvent n'étaient certes qu'une minorité, mais, et ce point est capital, une minorité influente, informée et en contact avec les prédicateurs évangéliques, procédèrent même à des rituels d'exécution pour punir symboliquement les statues des saints et les crucifix qui, à leurs yeux, les avaient trahis et trompés¹⁵. Ces actes témoignent donc bien d'une

profonde crise de conscience chez les croyants des campagnes et illustrent la nature même de la piété populaire. Dans les commentaires des iconoclastes, il apparaît en effet nettement que le sacré comportait deux dimensions élémentaires. Le service divin devait premièrement être efficace, avoir "einen Nutzen". Les saints furent écartés justement parce qu'ils s'étaient révélés "inutiles" ou "sans effet"¹⁶. La catégorie du "Nutzen" jouait un rôle primordial dans la pensée du Moyen Age finissant, aussi bien à la ville qu'à la campagne, et se référait en même temps au spirituel et au matériel. Le pèlerinage des Zurichoïses à Einsiedeln par exemple fut rétabli dans les années 30 du XVe siècle, selon le document officiel "pour louer et honorer Dieu tout-puissant, la Vierge Marie, reine céleste, et tous les saints de Dieu, ainsi que pour le bénéfice et le réconfort des âmes ("den Selen ze Nutz und ze Trost"), et pour que le Tout-puissant nous accorde un temps favorable et nous protège du mal ("umb dass uns der Almechtig gut Wetter verlihe, uns vor Uebel beschirm und behüt")"¹⁷.

La seconde dimension du sacré était le désir de pureté. La critique des images et, en même temps d'ailleurs, de la sainte messe, amena un changement de perspective. Privés de leur caractère divin, les éléments du culte les plus sacrés étaient désormais considérés comme souillés et corrompus, plusieurs témoignages en font foi.

III

La condamnation du culte des images était accompagnée d'un dur combat contre la justification par les oeuvres. Des sept sacrements traditionnels, Zwingli n'en retenait que deux, la sainte cène et le baptême, et il ne leur attribuait plus qu'un caractère purement symbolique. Il est très difficile de savoir à quel point les paysans suivirent la logique de la nouvelle théologie zwinglienne, selon laquelle, d'une part, le Christ avait, par son sacrifice rédempteur,

racheté, une fois pour toutes, les péchés des hommes, en conséquence de quoi la messe et la transsubstantiation n'étaient donc que blasphème et idolâtrie, et de l'autre, que tout était gouverné par la providence divine et qu'aucun effort humain ne pouvait conduire à la justification, compte tenu de la corruption originelle de l'homme.

J'ai tendance à penser que pour beaucoup de croyants, ces thèses faisaient, elles-aussi, partie du mystère religieux impénétrable et que, somme toute, le retour aux sources de la doctrine chrétienne, c'est-à-dire l'Ecriture, que préconisaient Zwingli et les autres réformateurs, était, pour eux, plus directement compréhensible. La Réforme était essentiellement un mouvement de renouveau biblique. L'Evangile ou la Parole de Dieu, auquel se référaient les prédicateurs, était le pivot, le point d'appui apparemment solide sur quoi tout reposait. L'Ecriture dans laquelle les prédicateurs prétendaient pouvoir puiser textuellement la connaissance de la volonté de Dieu attira d'un coup toute la charge symbolique qui avait été retirée au culte traditionnel. A cet égard, il est très significatif que Zwingli et les prédicateurs, mais aussi les paysans, aient parlé de la "pure parole de Dieu" ("lautes Wort Gottes"). Il semble que l'idée de pureté et de purification, probablement indissociable de la plupart des religions connues, ait ainsi pu être sauvegardée. Au culte des saints se substitua un culte de l'Ecriture et de la parole divine.

IV

A partir de 1523, les efforts des communes pour obtenir un des ces nouveaux prédicateurs de la parole de Dieu se multiplièrent. La logique élémentaire de la Réforme à la campagne consistait, me semble-t-il, à rompre avec ce qui paraissait vain et inutile - les messes pour les morts, les obits, les sacrifices, l'adoration des saints, etc. -, et à

écouter de la bouche des évangélistes ce qui était censé être le message immédiat de Dieu.

Or, cette réorientation religieuse avait de graves répercussions sur les revenus des prêtres. L'Evangile une fois placé au centre du service divin et l'idée une fois acceptée que personne ne pouvait influencer le sort des âmes des défunts, qui d'ailleurs, consolation un peu hâtive aurait dit Zwingli, n'iraient de toute façon pas au purgatoire, les paysans ne firent plus d'offrandes et cessèrent de payer les messes pour les morts, les obits etc. Les pertes subies de la sorte par les prêtres relancèrent le débat sur le bien-fondé de la dîme, et il n'est pas étonnant que les prédicateurs aient été nombreux à prêcher qu'il ne fallait plus verser la dîme aux monastères et aux moines réputés fainéants, mais à eux.

La Réforme dans les villages ne pouvait ainsi manquer de prendre un tournant politique. Aux grèves de la dîme s'ajouta, à Embrach en janvier 1524 déjà, la revendication d'abolir le servage. Et en 1525, lorsque les paysans commencèrent à se soulever en masse, l'heure était définitivement au changement social. Mais soulignons-le, c'était beaucoup moins un appétit "charnel" ou "matériel" qui déclencha ce mouvement des paysans - même si certaines revendications du même type avaient déjà été exprimées lors de l'affaire de Grüningen en 1440/41¹⁸ ou à l'occasion de la révolte contre le régime autocratique de Hans Waldmann en 1489¹⁹ -, que la logique de la Réforme elle-même, et ceci pour deux séries de raisons.

A l'époque, nombreux étaient encore les hameaux qui ne possédaient pas leur propre lieu de culte et dont les habitants, pour assister au service divin, devaient se rendre dans un autre village, souvent fort éloigné. Ils y faisaient forcément figure de parents pauvres et devaient se contenter des moins bonnes places dans l'église ou faire la queue pour y être admis. Lors de la Réforme, beaucoup de communes revendiquèrent un prédicateur, comme elles avaient auparavant exigé la présence d'un curé, quittes à devoir

dépenser des sommes considérables pour l'obtenir. Il y avait là une nette continuité, à une nuance près. Ce qui était différent, c'était la volonté des fidèles de jouer à fond la carte de la dîme.

Les habitants de la commune de Witikon qui embauchèrent à la fin de l'année 1522 Wilhelm Reublin, un prédicateur radical, expulsé de Bâle, défendirent en mars 1523 le point de vue que la dîme avait été instaurée à l'origine pour subvenir aux besoins de "ceux qui annoncent la parole de Dieu". En 1522 déjà ils n'avaient pas payé la dîme "comme autrefois". En juin 1523, les communes de Witikon, Zollikon, Riesbach, Fällanden, Hirslanden et Unterstrass, qui relevaient toutes du Grossmünster, se plaignirent collectivement du détournement de la dîme par les chanoines, plainte qui porta ses fruits: trois mois plus tard, le conseil de Zurich promulga une vaste réforme du chapitre de la collégiale.

A Kloten, en avril 1523, les fidèles exigèrent de l'abbaye de Wettingen de leur fournir un prédicateur supplémentaire, à l'entretien duquel devait être affecté le produit de la dîme²¹. Quant aux paysans de Marthalen, de Benken et de Truttikon, ils refusèrent carrément de payer la dîme à l'abbé de Rheinau, à moins qu'il n'acceptât de la verser aux pasteurs qu'ils venaient d'engager sans son consentement²².

Les communes déjà munies d'un prêtre ou, si l'on veut, d'un prédicateur - la distinction sémantique n'était pas encore stricte - rejoignirent à leur tour le camp des contestataires et revendiquèrent une partie du moins de la dîme pour compenser la perte de revenu de leur prêtre. Elles furent nombreuses à s'engager dans cette voie.

Deuxième raison pour laquelle des conflits politiques ou économiques étaient inévitables, au fur et au mesure que la Réforme progressait: la crise de légitimité des monastères.

Ulrich Zingg, le pasteur de Dürnten, un ancien moine de l'abbaye de Rütli, devait en savoir quelque chose. Encouragé par les paysans à prêcher contre la dîme que recueillaient ses pairs, il fut à deux reprises rossé par ces derniers, et

l'abbé le jeta même au cachot pour un certain temps, lorsqu'il eut l'audace de revenir à la charge pour demander une augmentation de sa prébende. L'argument de Zingg, à savoir que les paysans ne faisaient plus d'offrandes dans l'église et ne voulaient plus rien savoir des messes pour les morts etc., était irrecevable pour ses anciens confrères du monastère. D'ailleurs celui-ci fut pris d'assaut par les paysans en avril 1525 déjà, lorsque l'abbé, qui n'avait guère le vent en poupe, jugea la cause monastique définitivement compromise et quitta précipitamment les lieux en emportant à dos de cheval les richesses accumulées au cours des siècles.

Alors même que les liens unissant les paysans et les prêtres établis parmi eux se resserraient et que le village, d'unité économique, sociale et politique, tendait de plus en plus à devenir également une unité spirituelle, les relations des villageois avec les monastères des environs qui exerçaient sur eux un pouvoir multiple ne cessaient de se détériorer. Les tensions, perceptibles depuis longtemps déjà, s'aggravèrent avec la Réforme et la perte de prestige des moines menaçait de ruine le système d'échanges inégaux sur lequel reposait l'existence des monastères. Considérant les redevances et surtout la dîme comme une prestation impliquant la réciprocité, les paysans insistaient sur le fait qu'il devait donc nécessairement y avoir une contre-prestation fournie par les moines. Les plaintes des paysans, par exemple à Marthalen et à Benken, à propos du fait qu'ils ne se déplaçaient même pas pour administrer l'extrême-onction en cas d'urgence, témoignaient d'un mécontentement populaire profond envers les clercs réguliers dont personne ne savait au juste à quoi était bon leur isolement du monde. On assistait donc à une désacralisation évidente du monde monastique qui entraînait inévitablement une remise en question du pouvoir temporel des monastères et du lourd fardeau qu'ils faisaient peser sur la population rurale.

Ceci dit, revenons-en aux jugements de Zwingli. Le but de ce bref survol de quelques thèmes de la Réforme à la campagne zurichoise n'était pas de tomber dans l'autre extrême et de prouver que les paysans militants, loins d'être guidés par des désirs matériels ou charnels, auraient été des êtres purement spirituels qui ne défendaient pas leurs intérêts terrestres. L'intention était plutôt de surmonter la dichotomie manichéenne dictée par la métaphysique traditionnelle et de mettre en lumière le fait que, compte tenu du système d'échanges et de dépendances complexe entre les "spécialistes de l'au-delà" et la population rurale, un bouleversement religieux devait forcément déclencher un processus de changement économique et politique et une "guerre de succession". La sécularisation des couvents procurait à l'Etat un bénéfice, un "Nutzen", énorme, et le reproche adressé par Zwingli aux paysans aurait pu tout aussi bien s'appliquer au conseil de Zurich ou au réformateur lui-même. Pourtant, répétons-le: il ne s'agit pas d'opposer le spirituel et le matériel (ou l'économique, si l'on veut), mais de mettre en évidence le lien qui existait entre eux.

La foi et l'engagement social et politique n'étaient dissociés ni chez Zwingli ni chez les paysans (ni bien sûr chez les anabaptistes). Ce qui resterait à démontrer, en analysant scrupuleusement les lettres de doléances des paysans de 1524 et 1525, c'est qu'au fond les paysans révoltés développèrent une conception qui rapprochait radicalement la foi et la vie en société et qui rappelle de manière frappante la théologie de la libération au sens contemporain du terme, telle que nous la retrouvons aujourd'hui en Afrique du Sud et en Amérique latine. Zwingli inversement, par peur de voir son oeuvre ecclésiastique compromise et à force de vouloir fournir la preuve que la Réforme ne conduisait pas inéluctablement à la désobéissance et au désordre, se mit à élaborer une conception de l'Etat

de droit divin qui fut pendant des siècles la base du régime de Leurs Excellences ("Gnädige Herren") de Zurich, une variante de l'absolutisme de type réformé, dans laquelle des révoltes paysannes et des revendications d'autonomie rurale (comme par exemple à Grüningen) n'avaient évidemment plus place.

De la piété et de la foi on en trouvait, à l'âge de la Réforme, dans tous les camps, encore fallait-il que les fidèles admettent qu'il était possible d'être pieux ou croyant de façons différentes, sans pour autant savoir au juste, pour reprendre la formule d'Euthyphron, ce qui vraiment "agréé aux dieux".

Notes

1. H. Zwingli, *Sämtliche Werke*, Bd 2, Leipzig 1908, pp. 458-525.
2. Déjà dans "Wer Ursache gebe zu Aufruhr etc." (Dezember 1524): "Und welche sich hierinn ungehorsam zeigend, zeigend wol an, das sy nun uss dem euangelio erlernen wellend, dass sy uss der fryheit dess geystes ein fryheit des fleysches machen möchten, und umb zytlichs guots willen ufruoren." (H. Zwingli, op.cit., Bd 3, p. 400); mais surtout dans "Zweites Gutachten betreffend Zehnten usw." (August 1525): "So imm nun also, ist ünser ernstlich ermanen, ir wellind dem wort gottes gheinen anstoss geben umb zytlicher gueteren willen; dann dasselb nit one zorn und rach gottes beschehen wurd." (H. Zwingli, op.cit., Bd 4, p. 544.
3. Voir R. Pfister, *Das Problem der Erbsünde bei Zwingli*, Leipzig 1939, p. 25.

4. "Auslegen und Gründe der Schlussreden" (Juli 1523), Auslegung des 37. Artikels (H. Zwingli, op.cit., Bd 2, p. 311); "Von göttlicher und menschlicher Gerechtigkeit" (Juli 1523), (H. Zwingli, op. cit., Bd 2, p. 501, 513); etc.
5. "Also, welicher sich dem gvalt widerleyt, der widerstat der ordnung gottes." ("Auslegung des 37. Artikels", H. Zwingli, op.cit., Bd 2, p. 311); "... welcher der oberkeit widerstuende, der widerstuende got ..." ("Von göttlicher und menschlicher Gerechtigkeit", H. Zwingli, op.cit., Bd 2, p. 513). "Zum ersten sind wir üwer ordenliche obergheit und richter, die üch gott fürgesetzt hatt. Dero sind ir schuldig ghorsam ze sin (wiewol hierinn sich etlich gar ungschickt haltend, und inen doch das euangelium ungöttlich zuo eim valschen mantel machend); und welcher dero widerstat, der widerstat der ordnung gottes." (August 1525, "Zweites Gutachten betreffend Zehnten usw.", H. Zwingli, op.cit. Bd 4, p. 540).
6. Platon, Oeuvres complètes (Collections des universités de France), tome 1, Paris 1985, pp. 184-206: "Esti toínyn tò mèn tois theois prosphilès hósion" (7a, p. 191); voir aussi: "savoir dire et faire ce qui est agréable aux dieux, soit en priant, soit en sacrifiant, c'est là ce qui est pieux, ce qui assure le salut des familles et celui des cités". (ibidem, 14b, p. 203).
7. Voir H. Hubert / M. Mauss, Essai sur la nature et la fonction du sacrifice, dans: L'Année sociologique, 2e année, Paris 1899, pp. 29-138; G. Duby, Guerriers et paysans, 1973, pp. 60-69.
8. "... sol ein ieder den zehenden geben, wie die oberhand heysset, und gheiner für sich selbs ütztid gewaltiklich fürnemmen, oder aber er viele in das urteil der

- reubern oder dieben" ("Von menschlicher und göttlicher Gerechtigkeit", H. Zwingli, op.cit., Bd 2, pp. 513/14.
9. Voir le jugement de Johannes Widmer, un notaire zurichois, dans une lettre à Heinrich Göldi à Rome: "... ir bucken der geschrift schmöckt dem gemeinen mann, der do verhofft uss iro schryen und predigen, man lasse die pffaffen in Zürich abgan bis uff 6 oder 10, und [dass] die pfruonden under den gemeinen mann geteilt werden" (E. Egli, Actensammlung zur Geschichte der Zürcher Reformation in den Jahren 1519-1533, Zürich 1879, Nr. 372, 28. Juni 1523). Voir aussi P.H. Huber, Annahme und Durchführung der Reformation auf der Zürcher Landschaft in den Jahren 1519 bis 1530, Diss. Zürich, Zürich 1972, p. 73.
10. Pour les références précises, voir le rapport final du projet de recherches du Fonds national suisse de la recherche scientifique "Bäuerliche Reformation" par l'auteur.
11. StAZ (Staatsarchiv Zürich) E I 3, 2a (Nr. 11); cité d'après E. Egli, Actensammlung, op.cit., Nr. 213: "das er nit geschriben finde, das die heiligen für die mentschen und selen Gott bittend".
12. Pfrundakten Rifferswil, StAZ E I 30.100 (1522): "Unser frow [Maria] sy nit fürer dan anderlut in vermüglikeit zu helffen; item es sy ketzery mit der anbettung der heiligen, und loüffend die lüt gen Rom, Einsidlen etc., und so inen geholffen würt, achtend sy, es sy von den heiligen oder unser frowen geschehen, so geschehe es von dem tüfel ...; hat sich ein from man zu dem pfarrer verfuegt und zu im gesprochen, Herr ist im also [wenn dem so ist], wohin komend wir dann, dass Gott erbarm, hat der pfarrer geantwürt, dem tüfel in das arssloch, dahin sind unser vorder [Vorfahren] och komen."; voir

aussi Ch. Dietrich, Die Stadt Zürich und ihre Landgemeinden während der Bauernunruhen von 1489 bis 1525, Diss. Freiburg i.Br., Frankfurt a.M. 1985, pp. 150/51.

13. Pfrundakten Russikon, StAZ E I 30.105 (22. Juni 1523):
"Zudem wüssti menglich wol, wie jetz ein wild ding wäry, dz niemandt nütz mer uff dissen dingen hetti".
14. E. Egli, Actensammlung, op.cit., Nr. 546 (15. Juni 1524).
15. Par exemple près de Meilen, à Weiningen, à Stammheim (1524) et à Aadorf (1515). Aadorf était une paroisse thurgovienne dont relevaient plusieurs villages zurichois. Les iconoclastes y résidaient.
16. "Were doch inen nitt nütz", "vermögend nüt" (Stammheim).
17. "... dar umb dem almechtigen gott, der himel künigin magt marien und allen gottes heiligen ze lob und eren, den selen ze nutz und ze trost und umb das uns der almechtig gut wetter verlihe, uns vor übel beschirm und behüt" (StAZ A 42.1, Mandate, 1430-1440).
18. J'aimerais remercier David Gugerli et Raymund Furrer d'avoir mis à ma disposition le manuscrit d'un travail de séminaire, présenté en avril 1983 chez le professeur R. Sablonier à l'Université de Zurich et intitulé "Bauern in Aufruhr. Merkmale bäuerlicher Unruhen im 15. Jahrhundert untersucht am Beispiel des Grüningerhandels 1440/41".
19. Voir Ch. Dietrich, op.cit., p. 42.
20. StAZ B VI 249, pp. 43-44; extrait dans E. Egli, Actensammlung, op.cit., Nr. 368 (22. Juli 1523).

21. P. Blickle, Gemeindereformation. Die Menschen des 16. Jahrhunderts auf dem Weg zum Heil, München 1987, p. 26s.

22. P. Kamber, Die Reformation auf der Zürcher Landschaft am Beispiel des Dorfes Marthalen. Fallstudie zur Struktur bäuerlicher Reformation, dans: Zugänge zur bäuerlichen Reformation (hg. von P. Blickle), Zürich 1987, pp. 85-125.

Je tiens à remercier le professeur Alain Dubois, président de la SGSH, et son assistant François Flouck d'avoir bien voulu revoir le manuscrit en vue de sa publication.